

SUITE DEPECHEs.

Bulletin météorologique.

Washington, 21 septembre.—In- dications pour la Louisiane.—Temps généralement beau; vents frais du sud.

DERNIERE HEURE.

Arrivée du général Anguati en Espagne.

Madrid, Espagne, 21 septembre.—Le général Anguati, ancien capitaine général des Philippines, est arrivé à Victoria, chef-lieu de la province d'Alavi. Il garde une grande réserve au sujet de ce qui s'est passé à Manila. Toutefois le général Anguati a admis qu'il avait l'intention de se rendre avant la capitulation. Il a hautement loué l'armée et a exprimé l'espoir que la cour suprême rendrait un jugement sur sa conduite.

Sur la tombe de Lafayette.

Paris, France, 21 septembre.—M. Ferdinand W. Peck, com missaire général des Etats-Unis à l'exposition de 1890, accompagné de ses collègues, a déposé aujourd'hui une couronne d'or sur la tombe de Lafayette. Cette couronne porte l'inscription suivante: Hommage de la commission des Etats-Unis à l'exposition à la mémoire du général Lafayette.

Commission d'enquête sur l'affaire Dreyfus.

Paris, France, 21 septembre.—La commission nommée par le ministre de la justice pour examiner les documents relatifs au cas de Dreyfus et se prononcer sur l'utilité de l'octroi par le gouverne ment d'une nouvelle audition de cause au prisonnier de l'île du Diable, a tenu une séance aujourd'hui au ministère de la justice. Les plus grandes précautions étaient prises pour assurer le secret des travaux de la commission. On estime que la commission rendra sa décision lundi prochain. M. Sarrien, ministre de la justice, la communiquera à ses collègues dans une séance de cabinet présidée par M. Faure.

La tournée d'inspection du secrétaire Alge.

Les plaintes des généraux. Lexington, Ky, 21 septembre.—Un citoyen éminent, qui a des relations intimes avec l'administration nationale, affirme que la tournée que fait le secrétaire Alge, en compagnie du quartier-maître général Ludington et du chirurgien général Sternberg, a produit de nombreux changements dans le personnel des officiers de régiments et des officiers généraux. On se dit que le département médical et celui du quartier-maître et spécialement, les commissaires. Le général Sanger a commencé à attaquer le département médical et le général Waites en a fait autant contre les quartiers-maîtres. D'autres officiers sont prêts à corroborer les témoignages de ces deux généraux, avant que la tournée d'inspection ne soit achevée. Le secrétaire Alge a déclaré que tous les renseignements, tous les témoignages qu'il pourra s'assurer, seront présentés au comité d'enquête, à Washington. A la conférence d'hier, entre le secrétaire Alge, le général Breckenridge, commandant du camp Hamilton et d'autres officiers, le général Sanger a dit que l'hôpital de division pouvait être une bonne chose; mais que de la façon dont il était

dirigé c'était une honte pour le service. Il avait privé les régiments de leurs chirurgiens et avait été fautive aux malades qui eussent dû être mieux soignés, au premier moment. Le chirurgien général a répondu pour défendre le système actuel. Il a prétendu qu'à Washington on avait répondu d'abord à toutes les réquisitions, et que tout membre du corps médical qui ne faisait pas son devoir devait être dénoncé. Le général Waites a dit au secrétaire Alge que la négligence de certains quartier-maîtres à fournir les provisions demandées était criminelle. A Chickamauga, il avait fréquemment fait des réquisitions auxquelles on n'avait jamais fait droit. Un ordre positif avait été donné de faire bouillir toutes les eaux; il avait en conséquence, fait au quartier-maître général une demande de bouilloires. On n'avait fait aucun cas de sa demande. Après avoir requis le quartier-maître général Lee de lui envoyer des bouilloires, attendu que les soldats contractaient la fièvre typhoïde avec une rapidité effrayante, il reçut pour toute réponse ce mot: "Le département de la guerre ne fournit pas de bouilloires." Le général acheta alors les bouilloires lui-même; mais le germe de la fièvre typhoïde s'était répandu; les rapports de chaque jour font foi des nombreux décès et des nombreux cas qui se multipliaient dans les hôpitaux. Désignant particulièrement le quartier-maître général Lee, le général Waites a dit: Ces hommes ne peuvent pas rejeter la faute sur d'autres. C'est la faute du quartier-maître général Lee, comme c'est la faute du quartier-maître Ludington, qui voient. Ludington n'a pas répondu au général Waites, comme Sternberg l'avait fait à Sanger.

Victoire de Tommy Hogan.

Louisville, Kentucky, 21 septembre.—Tommy Hogan, de New York, a battu Johnny Van Heest, du Michigan, ce soir à Louisville, à la dix-septième des vingt passes que devait durer la bataille. Hogan a fait preuve d'une science de pugiliste supérieure. Il a porté six coups contre un.

Combien de bicyclistés en Allemagne?

Telle est la question que s'est posée dernièrement un journaliste d'outre-Rhin, et, comme il n'existe pas là-bas de statistiques suffisantes sur l'industrie vélocipédique, il a dû faire lui-même enquête dans les principales villes de l'Empire. Berlin et ses environs immédiats, ses faubourgs, si l'on préfère, comptent 110,000 bicyclistés, soit un peu de chose près 53 sur 1,000 habitants. A Strasbourg, la proportion monte à 85 pour 1,000, et à Leipzig, à Brême, à Magdebourg surtout, il y a jusqu'à 95 bicyclistés sur 1,000 habitants.

LA FORTUNE MONETAIRE DE LA FRANCE.

M. de Foville, directeur de l'Hotel des monnaies, vient de l'évaluer. Elle s'élève à environ 4,200 millions de louis ou de demi-louis, 1,355 millions de pièces de cinq francs et 240 millions de petite monnaie divisionnaire. Cela fait un total de 6 milliards 375 millions de francs de monnaies d'or et d'argent qui circulent en France. On n'a pas compté le bronze!

LA FORTUNE MONETAIRE DE LA FRANCE.

M. de Foville, directeur de l'Hotel des monnaies, vient de l'évaluer. Elle s'élève à environ 4,200 millions de louis ou de demi-louis, 1,355 millions de pièces de cinq francs et 240 millions de petite monnaie divisionnaire. Cela fait un total de 6 milliards 375 millions de francs de monnaies d'or et d'argent qui circulent en France. On n'a pas compté le bronze!

Reflexions sur la destruction de la flotte de Cervera, par le Capt. Alfred Paget.

De la multitude d'événements étranges, incroyables, inimaginables même, auxquels nous venons d'assister, depuis une trentaine ou une quarantaine d'années, durant lesquelles le monde entier a été bouleversé de fond en comble et a pris un aspect complètement nouveau, le plus étrange, le plus incroyable, le plus inimaginable de tous est, sans contredit, la destruction de la flotte de l'amiral Cervera, par les deux escadres des amiraux Sampson et Schley, et il prendra dans l'histoire une place tout-à-fait exceptionnelle, parce qu'il est l'incident capital et le plus décisif, d'une lutte qui a fait surgir subitement, de la façon la plus inattendue, un facteur nouveau tout-puissant qui détruit l'ancien équilibre politique et déplace l'axe du pouvoir, sur les deux océans et dans les deux hémisphères des Etats-Unis.

LE DESARMEMENT.

Voici les deux lettres, l'une de M. Silvela, l'homme d'Etat espagnol bien connu, et l'autre du colonel sir Howard Vincent, membre de la Chambre des communes d'Angleterre envoyées au "Gaulois", sur l'importante question qu'a soulevée le Tar de Russie. Lettre de M. Silvela. Madrid, septembre 1898. Monsieur, Je viens de recevoir votre aimable lettre me demandant mon opinion sur la proposition de désarmement général communiquée par ordre de S. M. l'empereur de Russie. Les sympathies de l'Espagne pour l'Empereur et pour son peuple ne sont pas douteuses et je crois que tous les cœurs honnêtes ont accueilli cette initiative vaillante et généreuse avec espérance; mais, je vous demande bien pardon, je crois que dans les circonstances actuelles de l'Espagne, le silence meus est recommandé pour plusieurs motifs qui sans doute n'échapperont pas à votre expérience politique et même à votre bon goût littéraire. Recevez, monsieur, mes remerciements bien affectueux et agréés mes sentiments de considération. SILVELA.

LE DESARMEMENT.

Voici les deux lettres, l'une de M. Silvela, l'homme d'Etat espagnol bien connu, et l'autre du colonel sir Howard Vincent, membre de la Chambre des communes d'Angleterre envoyées au "Gaulois", sur l'importante question qu'a soulevée le Tar de Russie. Lettre de M. Silvela. Madrid, septembre 1898. Monsieur, Je viens de recevoir votre aimable lettre me demandant mon opinion sur la proposition de désarmement général communiquée par ordre de S. M. l'empereur de Russie. Les sympathies de l'Espagne pour l'Empereur et pour son peuple ne sont pas douteuses et je crois que tous les cœurs honnêtes ont accueilli cette initiative vaillante et généreuse avec espérance; mais, je vous demande bien pardon, je crois que dans les circonstances actuelles de l'Espagne, le silence meus est recommandé pour plusieurs motifs qui sans doute n'échapperont pas à votre expérience politique et même à votre bon goût littéraire. Recevez, monsieur, mes remerciements bien affectueux et agréés mes sentiments de considération. SILVELA.

DEUX LETTRES.

LE DESARMEMENT. Voici les deux lettres, l'une de M. Silvela, l'homme d'Etat espagnol bien connu, et l'autre du colonel sir Howard Vincent, membre de la Chambre des communes d'Angleterre envoyées au "Gaulois", sur l'importante question qu'a soulevée le Tar de Russie.

LE DESARMEMENT.

Voici les deux lettres, l'une de M. Silvela, l'homme d'Etat espagnol bien connu, et l'autre du colonel sir Howard Vincent, membre de la Chambre des communes d'Angleterre envoyées au "Gaulois", sur l'importante question qu'a soulevée le Tar de Russie.

LE DESARMEMENT.

Voici les deux lettres, l'une de M. Silvela, l'homme d'Etat espagnol bien connu, et l'autre du colonel sir Howard Vincent, membre de la Chambre des communes d'Angleterre envoyées au "Gaulois", sur l'importante question qu'a soulevée le Tar de Russie.

LE DESARMEMENT.

Voici les deux lettres, l'une de M. Silvela, l'homme d'Etat espagnol bien connu, et l'autre du colonel sir Howard Vincent, membre de la Chambre des communes d'Angleterre envoyées au "Gaulois", sur l'importante question qu'a soulevée le Tar de Russie.

L'Opéra Français.

Paris, le 8 septembre 1898. M. le Rédacteur de l'«Abeille». Cher Monsieur, Je vous confirme entièrement mes précédentes lettres dans lesquelles je vous donnais les renseignements les plus complets relativement aux engagements faits, ainsi que la communication d'articles de journaux qui ont dû vous édifier complètement sur la valeur des artistes engagés, ce qui vous permettait de la sorte d'en entretenir vos lecteurs en connaissance de cause.

L'Opéra Français.

Paris, le 8 septembre 1898. M. le Rédacteur de l'«Abeille». Cher Monsieur, Je vous confirme entièrement mes précédentes lettres dans lesquelles je vous donnais les renseignements les plus complets relativement aux engagements faits, ainsi que la communication d'articles de journaux qui ont dû vous édifier complètement sur la valeur des artistes engagés, ce qui vous permettait de la sorte d'en entretenir vos lecteurs en connaissance de cause.

L'Opéra Français.

Paris, le 8 septembre 1898. M. le Rédacteur de l'«Abeille». Cher Monsieur, Je vous confirme entièrement mes précédentes lettres dans lesquelles je vous donnais les renseignements les plus complets relativement aux engagements faits, ainsi que la communication d'articles de journaux qui ont dû vous édifier complètement sur la valeur des artistes engagés, ce qui vous permettait de la sorte d'en entretenir vos lecteurs en connaissance de cause.

L'Opéra Français.

Paris, le 8 septembre 1898. M. le Rédacteur de l'«Abeille». Cher Monsieur, Je vous confirme entièrement mes précédentes lettres dans lesquelles je vous donnais les renseignements les plus complets relativement aux engagements faits, ainsi que la communication d'articles de journaux qui ont dû vous édifier complètement sur la valeur des artistes engagés, ce qui vous permettait de la sorte d'en entretenir vos lecteurs en connaissance de cause.

LA MODE.

Tout est broderie. Comme en Chine actuellement on brode tous les tissus, draps, toiles, crépons, batiste. La batiste brodée de larges fleurs de soie lavable fait de ravissantes toilettes. On en fera aussi une en linon écri brodée de soie très crème. Le haut volant coupé en forme sera presque entièrement couvert d'une large guirlande courante, d'où s'échappent d'éloqs brins tombants, en sorte que la partie épaisse de la broderie sera dans le haut. Bolero de linon entièrement brodé appointes allongées devant, doublé de taffetas blancs avec triple revers en mousseline brodée entourée d'une étroite ruche de Valenciennes. Chemisette intérieure en lingerie, mousseline et valenciennes, retenue par une ceinture en peau de faon monochète avec boucle d'or et turquoises. Boutons montés en turquoises pour attacher la chemisette. Deux gros boutons en linon brodé posés sur le bolero. Jupe de dessous en taffetas blanc avec entre-deux de Malines écarée, posés en croix et bordé en volant d'une haute maline. Souliers montants en maroquin écarée, nuance hortensia, avec boucle d'or genre "petit abbé" passée dans une patte de maroquin.

LA MODE.

Tout est broderie. Comme en Chine actuellement on brode tous les tissus, draps, toiles, crépons, batiste. La batiste brodée de larges fleurs de soie lavable fait de ravissantes toilettes. On en fera aussi une en linon écri brodée de soie très crème. Le haut volant coupé en forme sera presque entièrement couvert d'une large guirlande courante, d'où s'échappent d'éloqs brins tombants, en sorte que la partie épaisse de la broderie sera dans le haut. Bolero de linon entièrement brodé appointes allongées devant, doublé de taffetas blancs avec triple revers en mousseline brodée entourée d'une étroite ruche de Valenciennes. Chemisette intérieure en lingerie, mousseline et valenciennes, retenue par une ceinture en peau de faon monochète avec boucle d'or et turquoises. Boutons montés en turquoises pour attacher la chemisette. Deux gros boutons en linon brodé posés sur le bolero. Jupe de dessous en taffetas blanc avec entre-deux de Malines écarée, posés en croix et bordé en volant d'une haute maline. Souliers montants en maroquin écarée, nuance hortensia, avec boucle d'or genre "petit abbé" passée dans une patte de maroquin.

LA MODE.

Tout est broderie. Comme en Chine actuellement on brode tous les tissus, draps, toiles, crépons, batiste. La batiste brodée de larges fleurs de soie lavable fait de ravissantes toilettes. On en fera aussi une en linon écri brodée de soie très crème. Le haut volant coupé en forme sera presque entièrement couvert d'une large guirlande courante, d'où s'échappent d'éloqs brins tombants, en sorte que la partie épaisse de la broderie sera dans le haut. Bolero de linon entièrement brodé appointes allongées devant, doublé de taffetas blancs avec triple revers en mousseline brodée entourée d'une étroite ruche de Valenciennes. Chemisette intérieure en lingerie, mousseline et valenciennes, retenue par une ceinture en peau de faon monochète avec boucle d'or et turquoises. Boutons montés en turquoises pour attacher la chemisette. Deux gros boutons en linon brodé posés sur le bolero. Jupe de dessous en taffetas blanc avec entre-deux de Malines écarée, posés en croix et bordé en volant d'une haute maline. Souliers montants en maroquin écarée, nuance hortensia, avec boucle d'or genre "petit abbé" passée dans une patte de maroquin.

LA MODE.

Tout est broderie. Comme en Chine actuellement on brode tous les tissus, draps, toiles, crépons, batiste. La batiste brodée de larges fleurs de soie lavable fait de ravissantes toilettes. On en fera aussi une en linon écri brodée de soie très crème. Le haut volant coupé en forme sera presque entièrement couvert d'une large guirlande courante, d'où s'échappent d'éloqs brins tombants, en sorte que la partie épaisse de la broderie sera dans le haut. Bolero de linon entièrement brodé appointes allongées devant, doublé de taffetas blancs avec triple revers en mousseline brodée entourée d'une étroite ruche de Valenciennes. Chemisette intérieure en lingerie, mousseline et valenciennes, retenue par une ceinture en peau de faon monochète avec boucle d'or et turquoises. Boutons montés en turquoises pour attacher la chemisette. Deux gros boutons en linon brodé posés sur le bolero. Jupe de dessous en taffetas blanc avec entre-deux de Malines écarée, posés en croix et bordé en volant d'une haute maline. Souliers montants en maroquin écarée, nuance hortensia, avec boucle d'or genre "petit abbé" passée dans une patte de maroquin.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles. Toujours du monde, matin et soir, pour entendre et applaudir Sabel, la jolie chanteuse; Dixey, l'homme-caméléon, Katherine Warren, Baby Lewis, etc. Sans compter la pièce de résistance "In Miz-zours", une des meilleures œuvres du répertoire américain, et surtout le Biographe qui ne manque jamais ses effets. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses, les petites surtout.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles. Toujours du monde, matin et soir, pour entendre et applaudir Sabel, la jolie chanteuse; Dixey, l'homme-caméléon, Katherine Warren, Baby Lewis, etc. Sans compter la pièce de résistance "In Miz-zours", une des meilleures œuvres du répertoire américain, et surtout le Biographe qui ne manque jamais ses effets. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses, les petites surtout.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles. Toujours du monde, matin et soir, pour entendre et applaudir Sabel, la jolie chanteuse; Dixey, l'homme-caméléon, Katherine Warren, Baby Lewis, etc. Sans compter la pièce de résistance "In Miz-zours", une des meilleures œuvres du répertoire américain, et surtout le Biographe qui ne manque jamais ses effets. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses, les petites surtout.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles. Toujours du monde, matin et soir, pour entendre et applaudir Sabel, la jolie chanteuse; Dixey, l'homme-caméléon, Katherine Warren, Baby Lewis, etc. Sans compter la pièce de résistance "In Miz-zours", une des meilleures œuvres du répertoire américain, et surtout le Biographe qui ne manque jamais ses effets. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses, les petites surtout.

Athénée Louisianais.

COMCOURS DE 1898. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

Athénée Louisianais.

COMCOURS DE 1898. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

Athénée Louisianais.

COMCOURS DE 1898. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

Eléna, l'œil farouche, savourant sa vengeance, murmura: —Après l'un viendra le tour de l'autre! Cette famille allait donc renouveler les forfaits des Atrides. Un peu plus loin, Marmor regardait aussi, dans son attitude de sphinx qui voit tout et renferme en lui-même comme dans un tombeau le secret de ses pensées. Après avoir déposé James sur un lit, M. Barnnet envoya au Havre un serviteur à cheval mander un médecin. En attendant l'arrivée de celui-ci, il resta au chevet, morne, silencieux, ne répondant pas aux paroles de ses deux fils. La blessure n'était pas dangereuse, il le savait; ce n'était donc pas la crainte d'un dénouement tragique qui pouvait le plonger dans ce profond abattement. A qu'on songeait-il, quelles pensées se heurtaient dans son front pâle? Quelles réflexions reflétaient ses yeux aux lueurs fauves? Les deux frères se le demandaient et leurs cœurs se seraient dans cette chambre dont le silence n'était troublé que par le mouvement régulier de la pendule.

et pourrait ensuite reprendre ses occupations habituelles. Après cette visite, M. Barnnet n'en resta pas moins sombre et lugubre, se refusant à toute conversation intime, indiquant par des réponses brèves qu'il ne voulait pas être troublé dans le recueillement de ses pensées. Il évitait autant que possible la présence de Valentine. Il n'était plus capable de persister dans la dissimulation qu'il s'était imposée. Affecter le calme quand l'orage grondait au fond de son cœur, feindre l'affection et la confiance quand il était en proie à l'indignation et à la colère, c'était désormais au-dessus de ses forces. Il étonnait sous le masque d'impassibilité qu'il portait depuis trop longtemps. Tout faisait prévoir l'explosion prochaine qu'il avait jusqu'alors retardée par un grand effort de volonté. Qu'attendait-il? sans doute quelque incident qui l'épiait et, qu'il dans sa pensée, ne pouvait manquer de survenir.

panique. Pour M. Barnnet c'était une cascade de désastres auxquels aucune maison n'aurait pu résister. On le pressait de partir pour parer les coups qui l'attaquaient. Il s'obstinait à rester au Havre, répondait à peine aux télégrammes, laissait les événements suivre leur cours sans tenter un effort pour conjurer l'orage. Cet homme qui avait toujours montré une intelligence si lucide dans les affaires, qui avait déployé une activité si infatigable pour faire et augmenter sa fortune, assistait à sa ruine avec une apathique indifférence. Il rejetait sur son bureau, après les avoir parcourues d'un regard insouciant, les lettres qui lui arrivaient. Cependant il y en eut une qui fixa plus particulièrement son attention; son fondé de pouvoirs lui écrivait: "Nous vous avons déjà avisé de la présence à New York du sieur Juan Martinez, le père de miss Eléna. Cet homme est toujours le même, aventurier de bas étage, en quête d'affaires louches, avide des occasions de pêcher en eau trouble. Il s'est présenté chez nous et nous a déclaré que, si vous voulez accepter son concours, il se chargeait de vous procurer les moyens d'arracher au nau-

frage de votre fortune d'importantes épaves. Bien entendu, il se réserve de prélever sa part. Ce triste personnage a joué un rôle assez actif qu'équivoque dans la crise que traverse la place de New York. Nous croyons que son offre peut être prise en sérieuse considération. Nous lui avons répondu que nous n'étions pas autorisés à traiter avec lui; il nous a dit alors qu'il ferait le voyage du Havre pour vous voir." M. Barnnet murmura: —Qu'il vienne, je le verrai. Et il serra la lettre dans un tiroir. Aux Etats-Unis, où les affaires se traitent sur une grande échelle, les fortunes se fondent rapidement, et les catastrophes prennent des proportions gigantesques. Le moment vint où M. Barnnet ne put se faire illusion. Il était presque complètement ruiné; il était douteux que, dans sa faillite, l'actif fût au niveau de son passif. Personne ne fut surpris dans son entourage; on s'y attendait. M. Barnnet, toujours calme dans sa sombre tristesse, était assis devant son bureau et mettait en ordre les déchéques qui venaient de lui annoncer les dernières nouvelles du désastre. Il fit retentir un timbre, un domestique entra. —Priez M. James, dit-il, de

venir me trouver. Quelques instants après, le jeune homme entra. Il le fit asséoir de manière que le jour de la croisée le frappât en pleine lumière. —James, dit-il, tu sais que je suis complètement ruiné? —Je m'en doutais, mon père. —Ainsi, je ne puis te léguer que la pauvreté. —Je serai dans une situation semblable à celle où vous étiez à mon âge, pourquoi me plaindrais-je? —C'est en grande partie ma faute si mes millions sont allés à la dérive. Depuis quelque temps je me sentais incapable de diriger les entreprises de notre maison; ne m'en gardes-tu pas rancune? —Non, mon père; j'ai déploré votre tristesse; je n'avais pas à vous juger. —Tu es dans la force de l'âge, tandis que je ne suis plus qu'un pauvre vieux navire désarmé. Il faudra que tu me quittes pour voler de tes propres ailes et te faire un avenir pour lequel je ne puis rien. —Non, mon père, je ne vous quitterai pas; ce n'est pas quand le malheur vous frappe que je vous abandonnerai. Nous lutterons ensemble contre la mauvaise fortune, vous me prêterez l'appui de vos conseils. Un sourire de satisfaction éclaira le pâle visage du banquier-armaieur; cependant il ne

laisa échapper aucune expression de chaude gratitude. Il reprit: —Je dois te dire, James, que notre maison sera bien triste, tu n'y verras plus ma femme pour l'égayer. —Ma belle-mère vous quitte? —Mon intention est de divorcer. —Vous avez pour cela des motifs? —Je crois qu'elle même n'y fera aucune opposition. Regrettes-tu ma résolution? —Non, mon père, je n'ai le droit ni de vous approuver ni de vous désapprouver; mais, si vous voulez que je vous dise ma pensée, je m'en réjouis. —Pourquoi? —Parce qu'à mes yeux elle n'est pas digne de vous. Le jour où vous lui avez donné votre nom a été pour nous tous un jour de malheur. M. Barnnet avait examiné attentivement le visage de son fils. Il avait un instant égaré ses soupçons sur lui. Déjà ils s'étaient bien atténués. Maintenant, il y avait tant de sincérité dans l'expression de sa physionomie, dans le timbre de sa voix, qu'il ne douta plus, son opinion fut fixée. —Tu es un bon fils, James, dit-il, embrasse-moi; je compte sur toi pour m'aider à supporter les épreuves de la vie. Il lui ouvrit ses bras, James s'y précipita.

—Mon père, reprit celui-ci, vous ne me parlez d'Edouard. —Ah! oui, ton frère, nous verrons. Pendant qu'ils causaient avec une cordiale intimité, on apportait à M. Barnnet un billet. Il ne renfermait que ces mots: "Rendez-vous immédiatement au kiosque de votre femme, vous y jouirez d'un spectacle qui vous intéressera." L'écriture était d'Eléna, mais elle l'avait déguisée, il ne la reconnut pas. D'ailleurs il ne prit pas le temps de s'en rendre compte et se leva précipitamment. —Oh allez-vous, mon père? dit James frappé de l'altération de ses traits, voulez-vous que je vous accompagne? —Non, attends-moi ici. Il sortit. —Mon Dieu, dit James frappé d'un triste pressentiment, que va-t-il se passer? (A continuer.) Mrs. Winslow's Gooding Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE FEEDING. THE PERFECT SYRUP IS SOOTHEN THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for COLIC, Croup, and Whooping Cough. It is made by Dr. Charles C. Winslow, of New York, and is sold by all druggists. It costs five cents a bottle.